

Je suis allé enterrer mon chat ce matin, dans les bois qui entourent mon quartier. Il est tombé dans les escaliers et s'est rompu le cou. Étonnant hein ? Faut croire qu'un chat, ça ne retombe pas tout le temps sur ses pattes.

Il était là à se pavaner sur la moquette, queue en l'air comme un périscope, et d'un coup il a disparu. J'ai vu la chute. On aurait dit une vieille poupée de chiffon. Quand il a atterri en bas des marches, il a glissé sur le carrelage et s'est cogné contre le radiateur avec un bruit mou, *plom*, et il n'a plus bougé du tout.

Je l'aimais bien, le matou, sauf qu'il pissait partout dans la baraque, et surtout là où j'avais l'habitude de poser ma tête. Sur l'oreiller de mon lit, sur le canapé, sur ma

serviette de bain. Vous connaissez cette odeur ? C'est insupportable. Un truc qui pue l'hôpital et les médicaments. Au moins, un clébard, ça attends qu'on le promène, où alors ça hurle à la mort, il me semble. Mais ça agit pas façon Roi des Faux-Culs. Si ? Peut-être qu'il m'aimait pas, voilà tout.

La vieille Sanezzi m'a vu quand je suis sorti de chez moi, le sac à dos sur les épaules avec dedans mes outils et le chat, enroulé dans un sac en plastique de supermarché. Elle était assise sur sa chaise de jardin avec un journal ouvert à la page des mots croisés devant elle. Je savais qu'elle serait là: il était bientôt onze heures, et onze heures, c'est l'heure des mots croisés dans le jardin pour la Sanezzi. Réglée comme du papier à musique, la vieille italienne.

D'ailleurs, j'insiste sur *vieille*. Elle doit avoir cent ans. Sa tête est juste une boule ridée, pleine de veines et de plis, et brillante comme du cuir. J'habite ici depuis trois ans, et elle n'a pas changé du tout. J'ai l'impression qu'à partir d'un certain âge, les gens ne vieillissent plus. Simplement, un jour, ils meurent. Et la vieille italienne, elle prend tout son temps, le cul sur sa chaise.

Je l'ai saluée, comme tout les jours, et elle a hoché la tête, comme tout les jours. Je l'aime bien, ma voisine. C'est rare les vieux qui disent bonjour. Elle m'a demandé (avec un accent aussi épais que son nez) ce que je faisais dehors, et je lui ai répondu que j'allais faire des courses, et est-ce qu'elle voulait que je lui ramène quelque chose ? *Grazie*, qu'elle a répondu, mais

je n'ai besoin de rien. Ça aussi, je le savais : on était mardi, et elle était allée faire ses emplettes la veille au supermarché à l'entrée du quartier, près du rond-point. Toujours la même chose : du jambon en tranche, des haricots en boîte, un kilo d'oranges, et aussi de cette saloperie de thé anglais qui me rend malade les matins où la ventilation a décidé de plus fonctionner entre nos appartements. Ces jours là, j'ai une énorme envie de lui enfoncer son *Earl Grey* tout au fond de la gorge, et d'y rajouter de l'eau bouillante.

Mais bien sûr, je ne le fais pas. On suit les règles : Sourire, mesure, pas crier. Parce qu'en vérité, ils me surveillent encore. Ils le font moins qu'avant, mais je sais qu'ils me lâchent pas. Ils se cachent derrière les vitres teintées de leurs grosses bagnoles et parlent dans leurs oreillettes. J'ai gardé le sourire et mesuré mon pas tout le long du chemin, mais je sentais mon cœur battre n'importe comment. J'ai jeté des coups d'œil discrets sur chaque voiture garée sur le trottoir. Et s'ils m'arrêtaient maintenant et me demandaient d'ouvrir mon sac ? On me prendrait pour un de ces types un peu bizarres qui tuent les animaux du voisinage, et avant que je puisse ouvrir la bouche, on me foutrait dans une cellule de quatre mètres carrés avec un violeur ou (pire !) un junkie.

Heureusement, ça s'est bien passé. Le mardi doit être leur jour de congé.

Creuser le trou a pris moins de temps que prévu. Faut

dire qu'il était pas bien gros, mon matou. Il a jamais voulu manger autre chose que les restes du frigo. J'ai tout tenté, même les croquettes les plus chères du magasin (celles avec le papier brillant), mais rien à faire, la bestiole préférait les nouilles au fromage. Tout le contraire de la minette ! Elle, elle ne faisait que ça, bouffer. Bouffer, et dormir. J'ai jamais vu une chatte aussi grasse. Quand elle se vautrait sur la table basse, elle ressemblait à *L'Enterprise* survolant Altair. C'est sûrement ça qui a dû la tuer, d'ailleurs. Un matin, je l'ai trouvé le nez dans ses croquettes, les pattes en croix sur le linoléum. Je l'ai jeté dans le fleuve la nuit même, parce que ça m'aurait pris des plombes de faire un trou à la bonne taille.

Bon. J'ai creusé la tombe au pied d'un gros chêne qui me cachait de la circulation. J'y ai mis le sac plastique, en faisant gaffe à pas abîmer le greffier plus qu'il ne l'était déjà. Puis j'ai remis la terre et j'ai caché la tombe avec un tas de feuilles. Je me suis signé, parce que quand même, je l'aimais bien ce chat, et il mérite un peu de tranquillité Là Haut. Je crois pas en Dieu hein, mais peut-être que lui y croyait, allez savoir. Pourquoi qu'ils n'en auraient pas un aussi, les matous, avec un Dieu Chat et des chatons volants qui jouent de la harpe ?

Le Grand Dieu Suprême des Chats Trépanés.

Après je suis rentré par le même chemin, toujours en surveillant les véhicules noirs. La vieille Sanezzi était encore là (il n'était pas encore midi, l'heure où elle va se

préparer son traditionnel jambon-haricots avec une orange en dessert), et elle m'a fait un signe quand je suis passé. Je me suis approché en souriant. C'est important de sourire. Il paraît que même si c'est pour de faux, le corps relâche des molécules spéciales qui font qu'on se sent mieux, comme après le sport. Je sais pas si dans mon cas ça marche mais, à ce moment là, je me sentais plutôt bien. *Relax*. Le sourire peut-être, mais se débarrasser des corvées c'est une mitraille à molécules, vous pouvez me croire.

Bien sûr, si j'avais su ce qui allait se passer, j'aurais fais comme dans le film en noir et blanc avec les bandes de gamins qui se battent : *j'aurais pas v'nu*.

Elle bloquait sur ses mots-croisés. C'était pas souvent, avec la Sanezzi : elle avait des années d'entraînement. Mais le type du magazine était un vicieux de la pire espèce. Je me rappelle de la première fois que je l'ai aidé : j'habitais dans l'appartement depuis trois semaines. J'avais repéré la vieille avec les jumelles, bien sûr (j'avais aussi remarqué les voitures noires et les types en costard), et il fallait que je *vérifie*. C'est mon truc ça, de *vérifier*. Sous mon lit, dans la boîte aux lettres, dans le lustre du salon. On est jamais trop prudent. Donc je suis allé *vérifier*, l'air le plus innocent du monde. Quand elle m'a vu m'approcher, elle a hoché la tête et j'ai dit de but en blanc :

— Un problème ?

— *Sì, bambino*. C'est ce fichou *mosscozèsse*.

J'ai haussé les sourcils, alors elle a tourné le magazine

vers moi et m'a pointé de son doigt fripé un des coins de la page.

— Ah, des *mots croisés*. J'aime bien ça.

Et c'est vrai. Ça me *relaxe*, comme les jeux télévisés. Je suis même plutôt balèze dans ces trucs là, si vous voulez mon avis. J'ai donc lu les définitions et j'ai vite compris.

— Là, le deuxième mot du *D*. « Produit de l'électricité »

Elle a regardé en étirant son cou.

— Turbine ?

— Ouais, une turbine ça produit du courant. Mais « produit », ça veut aussi dire « résultat ». Vous savez, comme en maths.

— Elle m'a regardé comme si j'étais un Xor de la planète Ga'aldul. Ça m'a donné envie de lui planter mon poing dans son gros nez.

— Ça fait quoi, quand on se prend un choc électrique ? j'ai continué en serrant les dents. Les muscles paralysés ça s'appelle la... ?

— Tétanie, elle a fait, et j'ai lancé un *bravo* ! qui se voulait foutage de gueule mais qu'elle a pris comme un compliment, la vieille carne. Elle a corrigé son erreur, et à partir de là, tout le reste s'est débloqué en cinq minutes.

Depuis, j'étais devenu son faire-valoir quand ses neurones s'alignaient plus en face des trous, et aujourd'hui c'était un jour *sans* : elle en était qu'au début (le plus difficile, quand on a que les miettes pour

s'aider, genre les *S* à la fin des mots) et elle tapotait son crayon contre la table en métal. Ça faisait comme un bruit de machine cassée : *takatakatak*.

— Ce *fichou mocrazette* ! qu'elle a fait.

Trois ans et zéro progrès dans la prononciation. J'ai senti un truc glacé traverser mon ventre mais je me suis contenu - garde le sourire, mesure son pas, crie jamais.

— Faites voir.

Elle l'a tourné vers moi en faisant des grands gestes avec les mains, histoire de bien me rappeler son pays d'origine. J'ai lu la première définition.

« Partira », horizontal, en douze lettres. J'ai mis un *A* dans la dernière case, et là je sais ce que vous allez me dire, mais moi je vais vous répondre que quatre-vingt-dix pour cent des verbes appartiennent au premier groupe et que dans les *mocrazettes* comme à la guerre, y'a pas de gloire sans risques. Ou un truc comme ça.

Le mot vertical qui commençait avec un *A* avait huit lettres. J'ai cherché la définition avec le doigt.

« Il vous tombe dessus par hasard »

Et là j'ai souri, parce que je l'avais.

Les hommes en noir, je peux vivre avec. Ils font que me surveiller, après tout. C'est leur boulot. Ils *vérifient*. Même si je déménage, ils sont là trois jours après avec les voitures ou le van blanc ou même à pied avec un journal sous le bras qui cache la caméra et je peux rien faire pour leur échapper parce qu'ils sont *partout*. Donc je me suis fait à l'idée et finalement, c'est pas si difficile. Non, le plus dur, ça a été d'arrêter les médocs.

Ils me faisaient dormir pendant des jours entiers, OK, mais quand je me réveillais, j'étais tellement *relax* que j'avais l'impression d'être Là Haut, avec les nuages, les angelots et tout le merdier. Et ça durait une bonne semaine, jusqu'à que je me rende compte que j'étais pas en compagnie du Grand Dieu Suprême mais dans un lit d'hôpital avec des tuyaux dans le bras et l'odeur du pipi de chat. Alors j'ai arrêté parce que je suis le genre de gars qui aime pas trop pas savoir ce qui lui arrive. Qui sait, un jour j'aurais pu me réveiller dans un vaisseau spatial, une sonde plantée dans le cul, en route vers Ga'aldul.

J'ai montré la grille à la Sanezzi.

— *Assassin.*

Elle est restée bloquée quelques secondes. Y'avait que ses yeux qui bougeaient, qui regardaient le journal. Finalement, elle a secoué la tête.

— *No, Bambino.* C'est pas ça.

— Quoi ?

— *No. Tou te trompe.*

Ça m'a coupé la chique. J'avais déjà les nerfs en pelote après l'histoire du chat sous le chêne, mais là, j'ai senti un fil se déconnecter dans ma tête. Cette putain de momie se permettait de douter de ma parole ! Alors là, j'ai tout oublié, le sourire, le calme et tout le reste. J'ai pris le crayon pointe vers le bas et, avec une grande inspiration, je le lui ai enfoncé le plus loin possible dans l'œil.

— Oh, *bambino* ? elle à fait, et j'ai repris mes esprits.

Elle me fixait avec ses petits yeux de fouine - des yeux cachés sous les rides, mais bien intacts. J'ai baissé les miens et j'ai vu le crayon sur la table, cassé en deux. J'ai ouvert la main et j'ai vu qu'il y avait des traces grises sur ma paume.

Je me suis redressé. J'avais envie de dégobiller et je voyais des filaments blancs aux extrémités de ma vision. Ouais, un jour *sans*, pour moi aussi.

— S'cusez moi Madame. J'ai pas mangé ce matin.

J'ai pointé du doigt les morceaux de crayon.

— Je vais vous en chercher un autre.

— *No no no !* elle a fait. Pas la peine. *Tou* peux partir.

Plus de *bambino* pour monsieur pète-un-cable. J'ai ramassé mon sac à dos et je me suis tiré fissa vers mon appartement. Quand j'ai claqué la porte d'entrée derrière moi, je suis comme un porc.

J'ai passé l'après-midi à penser à ça, allongé sur le lit. *C'est mort*, me suis dit. *Les costards vont pas tarder à frapper à ma porte.* Vont me ramener à l'hôpital et m'abrutir de médocs. Je me les suis imaginé au dessus de ma tête, quatre ou cinq gars avec des bouts de plastique dans l'oreille et des lunettes noires où je pouvais voir mon reflet. Tous chauves et rasé de près. *Plus hygiénique.*

Je me suis endormi. Je le sais parce qu'à un moment, j'ai ouvert les yeux et la lumière n'était plus la même. Surtout, je me sentais mieux. Pas *relax*, mais quelque chose qui s'en approchait à peu près. Même quand j'ai regardé par la fenêtre et que j'ai vu la voiture de police,

la sensation est restée. C'est pas bizarre, ça ?

Quand j'étais petit, j'écrivais mes rêves sur un carnet que je cachais au fond de ma commode à vêtements. J'avais peur que quelqu'un le trouve et me pose des questions. Les gens aiment bien ça, poser des questions, et moi ça me fais chier de devoir expliquer. Vérifier, *oui oui*, expliquer, *non non*. Ça a duré quelques années, ce manège. Vers la fin, j'avais juste besoin de mettre des lettres pour les raconter. Maison : MAI. Cheval : CL. Sang, S. Le carnet a disparu juste avant que je le finisse. J'ai rien dit, rien demandé mais j'ai compris : je pouvais faire confiance à personne. J'ai arrêté mes conneries et les rêves ont disparu. Maintenant, quand je dors, il n'y a que du noir.

Je suis sorti de l'appartement. Il commençait à faire sombre mais les lumières bleues et rouges des véhicules faisaient comme des décorations de Noël. J'ai trouvé ça super joli. Il y avait une ambulance et une voiture de police et un cordon jaune entre les deux. Devant, j'ai vu des gens qui regardaient l'appartement de la Sanezzi. J'ai pas compris ce qu'il y avait d'intéressant à mater une baraque en ciment.

En m'approchant, j'ai vu un policier avec un carnet dans la main, et j'ai eu un putain de frisson d'horreur : j'ai cru (juste une seconde) que c'était le mien, qu'il me l'avait volé y'a longtemps et qu'il s'en servait pour se pignoler quand il s'emmerdait le soir. Heureusement, j'étais en mode *presque relax* et je me suis retenu de courir : ça

aurait fait désordre. Au lieu de ça, je me suis collé au ruban et j'ai fais comme les autres, j'ai regardé vers l'appart. Mais en fait, mon regard est resté bloqué sur la chaise en plastique et la table dans le jardin.

Y'avait encore le magazine dessus.

Huit lettres.

— Assassin, j'ai murmuré.

Le policier à levé la tête. J'ai tenu son regard. Il avait l'air complètement blasé. J'ai préféré m'éloigner un peu et, sans le faire exprès, j'ai bousculé le type à côté de moi. Lui aussi m'a regardé. Il portait un costume. Noir, le costume.

— Je connaissais la dame, qu'il m'a dit. Parait qu'elle a fait une chute dans les escaliers et qu'elle s'est rompu le coup.

Et là, ça à fait comme un flash et j'ai dû faire pas mal d'efforts pour m'empêcher de rigoler. Cette foutue carne avec ses *mocrazettes* !

— Accident ! J'ai dit.

— Ouep, a répondu l'homme en noir, comme si je m'adressais à lui.

— *Ça vous tombe dessus par hasard.*

Il a hoché la tête. Je me suis signé, parce qu'elle méritait bien ça et que j'espérais qu'elle m'en veuille pas trop le jour où j'irais moi aussi Là Haut. Eh, pour une fois que j'admettais mon erreur ! P'tet même qu'on se ferait quelques grilles tout les deux là bas, posés sur un nuage, *relax*.

En m'éloignant de la scène, j'ai remarqué un truc

accroché au poteau téléphonique d'en face. C'était une affiche avec une photo de chat dessus, un machin tout maigre qui m'a vachement fait penser à celui que j'étais allé enterrer le matin. Dessous, il y avait une description (il s'appelait *Sunny*) et un numéro de téléphone au cas où quelqu'un l'aurait aperçu. Y'avait même une récompense.

J'ai senti la sueur revenir dans mes paumes à toute vitesse. J'ai arraché l'affiche et je suis rentré chez moi en courant.